Éditions diverses.

Claudia KLODT, *Ciceros Rede Pro Rabirio Postumo — Einleitung und Kommentar* (Beiträge zur Altertumskunde, 24) : Stuttgart, B. G. Teubner, 1992, 201 pages.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation de l'Université de Munich présentée au cours du semestre d'hiver 1990/1991, nous propose une nouvelle étude d'un discours généralement peu apprécié, remarque Cl. KLODT, et pour lequel il n'existait pas jusqu'alors de commentaire moderne. L'auteur s'efforce donc de réhabiliter le discours et de démontrer son intérêt sur le plan historique et sur celui de la technique rhétorique de Cicéron. Dans son introduction, elle expose avec beaucoup de précision les circonstances de ce qui fut à l'époque une « affaire » qui fit beaucoup de bruit, un scandale financier et politique marqué par le rétablissement de Ptolémée XII sur le trône d'Égypte et le procès contre Gabinius qui lui est lié ; se fondant sur les § 42 et 44 du *Pro Rabirio*, elle situe ce procès, non au cours de l'hiver 54/53, comme on le fait généralement, mais plutôt de celui de 53/52, en raison d'allusions, dans le § 44, aux tentatives de mettre fin au mandat de César en Gaule. Elle fait ensuite une étude minutieuse des fondements juridiques du procès de Rabirius pour en arriver enfin à une analyse des structures du discours et à une explication très précise de la tactique rhétorique de Cicéron dans cette affaire ; l'ensemble s'appuie sur une documentation très riche et très complète.

Vient ensuite l'examen de la transmission du texte, qui est un élément essentiel de ce travail. En effet, pour reprendre les termes de A. BOULANGER, p. 17 de la notice de son édition de la C. U. F. de 1949, « tous les manuscrits qui nous ont conservé le texte du *De Rabirio Postumo* dérivent de la copie que Poggio (= l'humaniste Gian Francesco Poggio di Giuccio Braccolini) avait faite d'un manuscrit découvert par lui en 1417 ». Or cette copie, qui avait ensuite disparu, fut retrouvée en 1950 à la Bibliothèque Vaticane par Augusto CAMPANA. À la suite de cette heureuse découverte furent publiées les éditions de J. C. GIARDINA, Rome, Mondadori, 1967 et d'Elzbieta OLECHOWSKA, Leipzig, Teubner, 1981, dont Cl. KLODT souligne fortement les qualités, tout en regrettant qu'elle n'ait pas été jusqu'ici appréciée à sa juste valeur.

Après avoir apporté sur cette question toutes les précisions utiles, l'auteur consacre la deuxième partie de son livre (p. 90-184) à un commentaire très détaillé du texte. Il présente la même richesse que l'introduction ; il est divisé en plusieurs parties dont chacune est précédée d'une analyse succincte de son contenu et des procédés rhétoriques utilisés par l'orateur ; il comporte dans le détail de nombreuses et utiles remarques sur les plans historique et juridique, incontestablement susceptibles de renouveler la connaissance et l'interprétation du discours. Beaucoup d'entre elles concernent l'établissement d'un texte largement défectueux et lacunaire et les conjectures avancées à ce propos. Mais, curieusement, l'auteur ne reproduit pas le texte qu'elle commente et, par conséquent, ne présente pas d'apparat critique ; elle se contente de renvoyer à l'édition d'E. OLECHOWSKA en indiquant, p. 86-88, les points sur lesquels elle s'en écarte. Ce faisant, elle ne facilite pas la tâche de son lecteur ; dans bien des cas, les éléments du problème n'apparaissent pas clairement, ni le résultat auquel elle aboutit. La chose est d'autant plus étonnante que Cl. KLODT donne en fin de volume une reproduction photographique de l'apographe de Poggio (*Vat. lat.* 11458) ; initiative en elle-même fort heureuse, mais qui ne peut nullement compenser l'absence du texte sur lequel s'appuie le commentaire. Dans ces conditions, l'efficacité de celui-ci est inévitablement réduite et, s'il fallait à tout prix choisir entre les deux, on eût préféré avoir à disposition dans son intégralité

l'énoncé du discours étudié par la commentatrice ; mais ce choix n'était même pas nécessaire, car la longueur réduite du *Pro Rabirio Postumo* en permettait aisément la reproduction sans surcharger beaucoup le volume.

Au total, malgré ces réserves, un ouvrage utile et de grand intérêt qui renouvelle opportunément notre connaissance du *Pro Rabirio Postumo* ; p. 76, l. 3 du § 2, corriger 1514 en 1414.

J. HELLEGOUARC'H.

Cicero, *The Letters of January to April 43 BC*, edited wich an Introduction, Translation & Commentary by M. M. WILLCOCK, Aris & Phillips Ltd, Warminster, England, 1995, VI-184 pages.

Ce petit volume contient 32 lettres envoyées ou reçues par Cicéron, lettres correspondant aux n^os^ 839-871 de la C. U. F. Les lettres sont publiées dans le même ordre que celui des éditions (tomes X et XI) de J. BEAUJEU, à l'exception du n° 4 (*Fam.* 9, 24, à Paetus = n° 841 de la C. U. F.) et du n° 8 (*Fam.*, 12, 29, à Cornificius = n° 839 de la C. U. F.), dont la date est sujette à caution. — Il est difficile de savoir quel public vise exactement cette collection à usage manifestement pédagogique, où ont déjà paru de nombreux textes de Cicéron, César et Tite-Live : étudiants avancés, comme le laisse penser la plus grande partie de l'Introduction, la bibliographie (presque exclusivement anglo-saxonne, comme il se doit...) ou de nombreux passages du commentaire — ou débutants (cf. p. 11 : procédés mnémotechniques — « known to every child » — pour comprendre le calendrier romain, ou telle note (p. 87) concernant la signification de l'abréviation IMP) ? Quoi qu'il en soit, la très grande commodité de ces petits volumes, où figure l'essentiel des connaissances requises pour l'interprétation des textes édités, n'est pas à démontrer ; le lecteur français n'en regrettera que davantage la disparition de la collection Érasme ! L'éditeur souligne aussi (p. 3) l'avantage qu'il y a à pouvoir lire comme ici les lettres de Cicéron dans l'ordre de leur rédaction — il y revient à la fin de son Introduction (p. 14) — alors que la plupart des éditions publient les lettres par recueil suivant le nom du destinataire (on n'en appréciera que plus la méthode suivie dans la C. U. F.). Et M. M. WILLCOCK de regretter la vieille édition de TYRRELL et PURSER ! — Le texte est celui des éditions anglaises de SHACKLETON BAILEY (Cambridge), la traduction de bonne qualité, le commentaire d'une grande richesse (J. BEAUJEU a même droit à une citation de 2 lignes — p. 103) et d'une grande clarté, compte tenu du public : il mérite l'admiration du recenseur, tant rien ne semble oublié, pas même — p. 132 — un plan de la bataille de Forum Gallorum ou — p. 140 — l'emploi du temps de D. Brutus. — 2 cartes (mais la carte 2 oublie Modène...), 2 appendices (dont un qui n'est pas banal, et fort utile [p. 146 : « The later fates of those named in the correspondence »]) et 2 *indices*, dont l'un renvoyant aux auteurs anciens — avec référence — cités dans le commentaire. — Un petit chef-d'œuvre.

P. JAL.

Jean-Pierre CÈBE, *Varron, Satires Menippées*, vol. 11, édition, traduction et commentaire par J.-P. CÈBE : École française de Rome, 1996, pages XXXI + 1757-1895 + A à O.

Le lecteur est d'abord frappé par le caractère très complet de cet ouvrage. Dès l'entrée, une très riche liste des abréviations est suivie du *conspectus siglorum*

et des *stemmata*. À la fin, tables de concordances et plusieurs *indices* (des mots latins, des mots grecs, des noms propres, puis un index général des notions) offrent un très utile instrument de travail. Quant au corps de l'ouvrage, il contient huit Ménippées (de *Prometheus liber* à *Sesqueu lixes*). L'auteur a réalisé un travail très remarquable, qu'il s'agisse de l'établissement de ce texte en miettes, de l'ordre des fragments, ou du commentaire. On admirera, par exemple, la reconstruction du *Prometheus liber* (p. 1767-1768), ou l'exégèse des fragments 477, 478. J.-P. CÈBE a le goût d'une information aussi large que possible, et il convoque à la discussion une foule de commentateurs plus anciens. Sa démarche est solide, toujours appuyée de références; ses propres interprétations sont marquées d'un grand bon sens. Appuyé sur une connaissance exacte de Varron, et sur une idée raisonnable de l'architecture des *Men.*, il arrive à proposer des solutions le plus souvent convaincantes. Il a aussi le mérite de ne pas violenter des textes rebelles à tout assainissement : par exemple 438, après une revue lucide des tentatives infructueuses, il renonce à corriger le « monstre » *sin uers quae cum*; et p. 1812, il refuse l'hypothèse fantaisiste de *DELLA CORTE* à propos de la date de *Quinquatrus*. Devant tant de qualités, on a scrupule à formuler quelques réserves de détail, et des critiques qui pourraient bien ne pas être pertinentes. Dans l'extrait 423, *aeratas* n'est pas traduit; 424, il semble qu'on pourrait comprendre *supernus cortex* comme « l'écorce de dessus, la partie supérieure de l'écorce » (et de ce fait sujette à se dessécher plus vite) plutôt que comme « l'écorce du haut de l'arbre ». Je n'aime pas, malgré ERNOUT, « fricasser » pour rendre *concoquere* (428) qui évoque plutôt quelque chose comme « mijoter »; p. 1792, lire « précisée et explorée » (et non pas « est »). Était-il utile de rappeler (p. 1805) que *ad Herculis* est à comprendre comme *ad⟨aedem⟩H.* ? Il était également trop élémentaire de faire un sort à la remarque de l'érudit italien DAL SANTO qui a noté dans *aeuiternus* le même suffixe que dans *sempiternus* (p. 1796 n. 17). À propos du même DAL SANTO, on relèvera l'usage malcommode (et parfois peu clair) de « *loc. cit.* » En remontant les notes précédentes, on trouve effectivement DAL SANTO, n. 11, p. 1793. Mais, par malchance, deux ouvrages du même y sont mentionnés; lequel retenir ? Extrait 440 : *absinthium uti bibam grauem et castoreum* : J.-P. CÈBE veut rapporter *grauem* à *absinthium*, malgré le genre habituellement neutre de ce dernier. La difficulté est certes réelle; mais, cela dit, peut-être vaudrait-il mieux rattacher *grauem* à *castoreum* (réputé pour son odeur puissante. Cf. Lucr. 6, 794, *castoreoque graui*). On reste un peu perplexe devant l'interprétation de HAVET reprise par J.-P. CÈBE (p. 1862) : *gelu putri*, « glace désagrégée », d'où « neige ». Fallait-il (p. 1850) conserver *cognoscat* au sens de « reconnaître quelqu'un », alors que le manuscrit F offre *agnoscat* ? P. 1853, *antequam militia subactus... erat*, n'est pas exactement « avant d'être formé par le service militaire » mais plutôt « soumis au... »; d'ailleurs dans le commentaire p. 1978 il est dit plus justement que le service militaire « a été subi » passivement. — Ces quelques notes de lecture ne doivent pas dissimuler l'essentiel : que l'auteur nous a donné un maître-livre, dans lequel il a investi un travail extraordinaire, qu'il s'agisse de l'établissement du texte aussi bien que du commentaire : sans la moindre prolixité, il n'y a éludé aucune difficulté, faisant œuvre de philologue accompli.

Guy SERBAT.

Livy, *Book XL, Edited with an Introduction, Translation and Commentary* by P. G. WALSH : Warminster, 1996, 196 pages.

Cette édition est la dernière (cf. la Préface) des cinq ouvrages (Tite-Live, livres 36 à 40) publiés par WALSH dans la Collection éditée chez Aris et Phillips. Nous avons déjà eu l'occasion de faire le compte rendu des livres 38 (*Latomus* 54, 1995, 233-234) et 39 (*ibid.*, 55, 1996, 266-167). Considérant que ces éditions s'adressent surtout à des étudiants, nous nous y sommes montré beaucoup moins rigoureux que, par exemple, le recenseur du livre 36 dans la *R. É. L.* [70, 1992, 297-299] (!); on appréciera, comme d'habitude, la clarté, la simplicité et surtout la commodité de ces travaux qui répondent pleinement à leur destination : trois cartes, suggestions de lecture (quatre titres seulement !), texte, traduction, commentaire, apparat (réduit), index des personnes et des lieux. — Les notes donnent le minimum de renseignements et renvoient parfois à « Budé » (*sic* : cf. 6, 2). De la traduction, faute de compétence, nous ne dirons rien, sinon qu'elle nous a paru limpide — ce qui n'est pas un mince mérite, vu la difficulté du texte, par endroits. C'est surtout de l'aspect éditorial que nous parlerons, en regrettant d'abord l'absence, moins d'un *stemma*, que d'un *conspectus siglorum*, l'extrême brièveté de la page consacrée au texte (19) ne facilitant guère la compréhension (aucune indication, notamment, sur l'identité du manuscrit *C*). L'apparat lui-même continue, à l'exemple de la dernière édition Teubner, à confondre systématiquement les sigles de *consensus* (χ, φ, ϕ) avec ceux des archétypes supposés (et perdus) des différentes familles : il est vrai qu'ici WALSH, à la différence de l'édition Teubner, évite d'opposer χ à un manuscrit censé dépendre de lui ! — Bien préférable, du point de vue scientifique, est l'apparat de la C. U. F., où ne sont mentionnés que les sigles des manuscrits existants (stemma p. CXXXIII). On aimerait savoir aussi à quoi se réfèrent les trop commodes *recc.* et *edd.*...

En 1, 1, 3, lire *scripserat* au lieu de *seripserat*. Le cartographe a un peu bâclé son travail pour la carte d'Italie (cf. l'emplacement de *Patauium*) et surtout celle d'Espagne (où Calagurris est transférée au nord des Pyrénées !). — La variation systématique des titres courants dans la traduction est fort bienvenue (mais il aurait fallu y ajouter les références). Encore une fois, compte tenu de sa destination, un travail très utile et dont il faut féliciter P. G. WALSH pour son sens de la vulgarisation.

P. JAL.

Velleius Paterculus. Ad M. Vinicium consulem libri duo curauit adnotauitque Maria ELEFANTE (Bibliotheca Weidmanniana, 3) : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1997, XXXII-583 pages.

Ce volume nous présente une édition critique avec commentaire, mais sans traduction, de l'*Historia Romana* de Velleius Paterculus. Dans son introduction, l'auteur traite d'abord du texte, de sa transmission et des questions qui lui sont liées : rapport entre l'édition *princeps* de Beatus Rhenanus *P*, de 1520, issue de la copie (*R*) du manuscrit (*M*) = *Murbacensis*, conservé alors à l'abbaye de Murbach, à Sélestat, en Alsace, et disparu depuis, et de la copie *A* que fit de (*M*) l'humaniste bâlois, Boniface Amerbach, conservée à la bibliothèque de l'Université de Bâle. L'éditrice confronte les mérites respectifs de l'une et l'autre tradition, en tenant compte des remarques, *B*, faites sur le texte de *P* par le secrétaire de Rhenanus, Albert Burer, à la suite d'une relecture que lui avait demandée l'humaniste. Sont exposés ensuite la biographie de l'auteur, ses positions politiques, les divers aspects littéraires et

historiques de l'œuvre, les sources principalement. L'ensemble est traité de façon sobre et précise, fournissant ainsi au lecteur tous les éléments essentiels pour la compréhension et l'interprétation de l'œuvre.

Sur l'établissement du texte, chacun pourra trouver à redire selon ses tendances personnelles, sans qu'il soit en général possible d'apporter un élément pleinement déterminant. M. ELEFANTE tend à donner la préférence soit, lorsque le choix se présente, à la leçon de *P* qui est retenue en 1, 1, 1 *cognomine* (*-nem*), 2, 10, 1 *mature* (*natura*), 2, 50, 1 *Corfinii quae* (*quae Corfinii*), 2, 66, 1 *emeruissent* (*meruissent*), 2, 90, 2 *missi essent* (*misissent*), 2, 94, 3 *mandato* (*-tu* ou *-tum*), 2, 101, 1 *ad sedandum* (*adsidendum*), soit encore mieux à l'accord *P A*, par exemple, en 1, 16, 3, où elle écrit *comicam*, exclu par la plupart des éditeurs, en 2, 7, 7 *reuocauerint* (*-rant*), 2, 28, 4 *tamen* (*tantum*), 2, 30, 4 *in iure* (*sine re*), 2, 91, 4 *carcere* (*-ri*); en 2, 36, 2, elle maintient *Catonem* contre *Cottam*, préféré par la plupart de ses prédécesseurs. Elle condamne fort justement les choix de l'édition de W. S. WATT (Leipzig, Teubner, 1988), et notamment l'excès chez ce dernier de conjectures plus ou moins aventureuses, même lorsqu'il y a accord entre *P* et *A*, et aussi l'abus de la pratique des *cruces*, particulièrement dans le cas des indications numériques et chronologiques (cf. à ce sujet mon compte rendu dans *Gnomon*, 61, 1989, p. 627-629). Malheureusement elle-même propose, contre l'accord de *P* et *A*, des leçons très discutables, telles que en 1, 14, 1 *ciuitatem propagatam* (*-tes -tas*), 1, 18, 1 *omnis* (*annis*), 2, 4, 1 *hereditate* (*-ti*), 2, 24, 1 *sub aduentum* (*-tu*), 2, 59, 5 *ordinem ac rationem* (*ordinationem*), 2, 79, 1 *militem ac remigem* (*-te ac -ge*); en 2, 39, 3, elle choisit, à tort à mon sens, *parens* proposé par Juste Lipse, contre *parem* attesté par *B A P*. Elle ne fait en revanche que peu de conjectures nouvelles, et l'on ne peut qu'approuver cette modération.

Le commentaire est riche; chaque chapitre y est précédé d'un bref résumé d'une ou deux lignes qui en indique le contenu; il aborde de façon assez complète tous les problèmes posés par le texte, avec cependant une meilleure attention donnée aux questions littéraires ou rhétoriques qu'aux problèmes historiques; il est vrai qu'en ce dernier domaine il est difficile de faire autrement avec un texte qui, si le commentateur se laissait aller, conduirait à traiter de la totalité de l'histoire républicaine; une remarque de détail : une correction est à apporter p. 363 : c'est le 21 avril 43, et non le 20 mars qu'a été prononcée la dernière *Philippique*. Les remarques d'ordre stylistique sont nombreuses et en général bien venues. Le volume comporte au début une bibliographie abondante, presque surabondante parfois, serait-on même tenté de dire, mais où l'on doit cependant déplorer quelques lacunes. Il est complété par trois index, très complets et fort utiles, *nominum et rerum memorabilium* pour le premier, *scriptorum, librorum et inscriptionum* pour le troisième, mais le deuxième est curieusement intitulé *Notabilia*, alors qu'il s'agit pour l'essentiel de remarques de langue et de style. La présentation est satisfaisante et suscite peu de réserves, même si l'on peut relever au fil de la lecture un certain nombre de fautes d'impression; mais on déplore l'absence, fort gênante dans un tel ouvrage, de titres courants.

Tout cela entraînerait une presque totale approbation, si l'on ne lisait en p. 4 de couverture et dans la fiche publicitaire qui accompagne le volume cette étonnante affirmation : « Ce volume comble une lacune dans le domaine des études de littérature latine et d'histoire ancienne, car elle fournit la première édition critique moderne de Velleius Paterculus accompagnée d'un commentaire ample et détaillé... » (*sic*). Affirmation d'autant plus surprenante que M. ELEFANTE ne se prive pas, dans son introduction et dans son commentaire, fort légitimement d'ailleurs, de reproduire des lignes et même des paragraphes entiers des textes de ses prédécesseurs;

mais elle ignore dans sa bibliographie le t. II de l'édition de A. WOODMAN, *The Caesarian and Augustan narrative (2, 41-93)* (Cambridge Univ. Pr.) qui précède pourtant de treize ans (1983) son propre travail. Tout cela est un peu ridicule, mais ne tire guère à conséquence. Les lecteurs de Velleius qui ne pratiquent ni l'anglais ni le français pourront avec intérêt utiliser l'édition de M. ELEFANTE, mais chez cette dernière un peu moins de désinvolture et de présomption ne messiérait pas.

J. HELLEGOUARC'H.

Friedhelm L. MÜLLER, *Eutropii Breviarium ab urbe condita. Eutropius kurze Geschichte Roms seit Grundung (753 v. Chr. — 364 n. Chr.)*, Palingenesia LVI : Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1995, 336 pages.

Après une courte introduction (p. 1-12) sur la vie d'Eutrope, son œuvre et les sources qu'il aurait utilisées, l'auteur présente la tradition manuscrite du *Breuiarium* d'après l'édition de C. SANTINI (Teubner, 1992) dont il reprend le *stemma* et la table des sigles (p. 13-20). Ensuite (p. 22-151), on a en vis-à-vis le texte latin appuyé sur l'apparat critique de l'éd. de SANTINI avec quelques modifications dans le texte et des coupures dans l'apparat, et une traduction allemande qui suit le texte de près ; elle sera sans aucun doute utile aux germanophones, de même que le long commentaire, chapitre par chapitre, qui identifie les personnages nommés par Eutrope en donnant les références aux instruments de travail usuels et en établissant des parallèles avec Tite-Live et quelques autres auteurs anciens ; des indications bibliographiques et d'intéressants éléments de discussion s'ajoutent à ces indispensables références. Cependant, un point important pour la datation de l'œuvre n'est ni noté ni discuté : le fait que, dans la dédicace à Valens qui est le prologue du *Breuiarium*, le *cognomen* ***Gothico*** se trouve seulement dans une partie des manuscrits de la classe III (cf. mon édition de *l'Abrégé* de Festus, C. U. F., 1994, p. VI). Une bibliographie (p. 311-318) et deux index des noms propres (géographiques et historiques) repris de l'éd. de SANTINI (p. 319-336) terminent l'ouvrage.

Une datation en années de l'ère commune est insérée dans les paragraphes de la traduction : une bonne idée dont la réalisation manque malheureusement de lisibilité. Devant les incertitudes de la chronologie romaine jusqu'à la période médio-républicaine, l'auteur a pris le parti de mettre entre parenthèses les dates traditionnelles tirées de l'annalistique, de la fondation de Rome à la fin des guerres samnites. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Pyrrhos en Italie en 280 a. C. (Eutrope II, 11, 2), que l'auteur, dans la tradition de l'hypercritique, estime sûre la chronologie.

Les index ont été composés à partir de ceux de SANTINI, dont l'auteur reprend les entrées sans penser à reclasser les noms qu'il a modifiés : ainsi, les *Tigurini* se trouvent entre *Troiae* et *Tusci*, à la place occupée par les *Tugurini* de SANTINI. Ce qui était en italique dans l'index de SANTINI est souligné dans celui de l'auteur qui, très dense, est peu lisible. Les noms romains sont indexés en général par leur nom gentilice, parfois par leur *cognomen*, parfois les deux, le *cognomen* renvoyant au *nomen*. L'auteur a ajouté quelques précisions pour distinguer les homonymes ; il a repris les références de SANTINI à RE, KP et PLRE et ajouté pour les personnages impériaux les références à D. KIENAST, *Römische Kaisertabelle*, Darmstadt, 1990, que SANTINI n'avait pu consulter pour son édition (1992).

Des appels de notes dans le texte latin renvoient à l'apparat critique, tantôt positif, tantôt négatif, comme celui de SANTINI dont il est un abrégé, sans que les critères de choix de l'auteur, qui n'a pas collationné les manuscrits, soient toujours bien évidents. Les modifications apportées au texte de l'édition critique de SAN-

TINI sont tantôt des retours à l'édition de DROYSEN (*M. G. H.*, 1879), tantôt des choix personnels non justifiés. Je ne peux en donner ici que quelques exemples, pris dans les premières pages. Ainsi, en 1, 8, l'auteur a raison de rétablir la leçon des manuscrits (d'après Droysen) *stuprasset*, là où SANTINI avait écrit *uiolasset*, sans justification dans l'apparat, et en 2, 18, de rétablir le *tum* exclus à tort par SANTINI (faute transversale *habitus tum*) ; mais il y a bien des corrections, soit inutiles, soit injustifiées : dans la dédicace, l'auteur écrit *illustrium* contre les éd. précédents, en mentionnant dans l'apparat : « *illustrium* scribend. censeo » : pourquoi faire ici une assimilation régressive ? 1, 12 : la correction ⟨*T.*⟩ *Larcius* de EUSSNER [1] reprise par l'auteur d'après SANTINI est inutile ; 1, 20 : rétablir *deinde*, qui n'est attesté que par la classe III, ne peut se justifier ; 2, 6 : *aduersus* pour *aduersum* : pourquoi vouloir harmoniser ? 2, 9 : le prénom du consul Curius Dentatus est bien M'. comme l'avait écrit SANTINI ; 2, 11 on peut garder la leçon des manuscrits : *quae cum Romanis agerentur* ; 2, 14 : le prénom de Curius Dentatus ne se trouve pas dans les manuscrits, il est inutile de l'ajouter (*M'.* Santini, *M.* comme l'auteur).

M.-P. ARNAUD-LINDET.

Stéphane RATTI, *Les empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le « Bréviaire » d'Eutrope. Les livres 7 à 9 du « Bréviaire » d'Eutrope : introduction, traduction et commentaire* (Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, 604) : Paris, Les Belles Lettres, 1996, 453 pages (index).

Les livres 7 à 9 du *Bréviaire* d'Eutrope relatent la période de l'Histoire romaine qui va de l'assassinat de César à l'abdication de Dioclétien. Ce haut fonctionnaire, *magister memoriae* de Valens en 369-370, date de la rédaction du *Bréviaire*, connaissait Libanios et Julien. Païen, il a su éviter les excès de la polémique chrétienne, sans toutefois que l'on puisse parler à son propos de neutralité religieuse mais plutôt, avec A. MOMIGLIANO, de « prudence réfléchie et pesée ». C'est par son silence, ses réticences et parfois ses réprobations qu'il a participé à la réaction païenne du IV[e] siècle. S. RATTI consacre une part importante de sa thèse à la critique des sources du *Bréviaire* et à ses rapports avec les écrits antérieurs, tels Suétone et les *Res gestae diui Augusti*. Ses recherches, évitant les deux écueils de l'hypercritique et du rejet total de la *Quellenforschung*, l'amènent à postuler à nouveau l'existence de l'histoire impériale perdue qu'Enman avait désignée en 1884 sous le nom de *Kaisergeschichte (KG)*. Il démontre son existence par une comparaison serrée des durées de règne et des âges de mort des empereurs entre tous les auteurs supposés dérivés de cette fameuse *KG* : Eutrope, Aurelius Victor, l'*Epitome de Caesaribus*, l'*Histoire Auguste* et Paul Orose. Pour les livres 7 à 9, Eutrope utilise, outre la *KG* et Suétone, Aurelius Victor ou, au moins, une source qui leur est commune. La biographie d'Auguste (7, 7-10) pose le problème de ses rapports avec les *Res gestae*. S. RATTI constate une certaine complicité d'Eutrope avec sa source, particulièrement dans le silence observé sur la défaite de Varus, qu'il ne pouvait pas ignorer, ainsi que dans un long excursus consacré à des succès secondaires en Germanie, masquant l'échec essentiel. Les chapitres 5 et 6, consacrés respectivement au statut du *privatus* et au rôle de la *civilitas* dans le *Bréviaire* d'une part, et aux vices et vertus des empereurs d'autre part, montrent qu'aux yeux d'Eutrope, le bon empereur se dissout dans sa fonction qui, parce qu'elle est providentielle, lui assurera le succès (*felicitas*). Ses modèles à cet égard sont Auguste et Trajan. Publié à une époque difficile pour le sénat, le *Bréviaire* témoigne encore, par les intrusions de l'auteur dans son récit, du souhait d'Eutrope de voir s'instaurer un consensus entre

l'armée et le sénat dans la désignation des empereurs, avec toute la conscience qu'il avait du caractère illusoire que pouvait revêtir un tel consensus. La traduction des livres 7 à 10, d'après l'édition de C. SANTINI (Leipzig, Teubner, 1979) reproduite en fin de volume, est agréable à lire et un abondant commentaire des livres 7 à 9 éclaire ce texte difficile à comprendre, en raison justement de son caractère d'abrégé. On y relèvera deux erreurs de détail : Sévère Alexandre n'est pas né en 208, comme on l'a cru jusqu'à tout récemment, mais en 210 (voir A. CHASTAGNOL, *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles*, Paris, 1994, p. 549) et rien ne permet d'affirmer, malgré Hérodien, que Maximin ait été berger en Thrace, mais tout au plus qu'il était d'origine très modeste et né à l'intérieur des frontières du diocèse de Thrace au IVe siècle (*ibid.*, p. 641-643). En conclusion, la thèse de S. RATTI apporte sans conteste un éclairage nouveau sur la genèse et le texte du *Bréviaire* et constitue, par le caractère approfondi de ses recherches, par une démarche méthodologique lucide dans le domaine difficile de la critique des sources et par la connaissance, reposant sur une solide bibliographie, du contexte historique troublé dans lequel a surgi l'œuvre d'Eutrope, un ouvrage très utile.

C. BERTRAND-DAGENBACH.

DECIMUS MAGNUS AUSONIUS, *Technopaegnion*. Introduzione, testo critico e commento a cura di Carlo DI GIOVINE (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, Collata diretta da Alfonso TRAINA) : Bologna, Pàtron editore, 1996, 266 pages.

Il fallait un certain courage pour « s'attaquer » à ce petit (mais redoutable) recueil de onze poèmes, que leur auteur définit lui-même, dans la première de ses deux dédicaces en prose, comme étant *inertis otii mei inutile opusculum*, et dont le titre signifie à peu près « amusement virtuose » — la virtuosité consistant, en l'occurrence, à terminer chaque hexamètre par un monosyllabe, lequel est même repris, mais seulement dans le premier poème, au début du vers suivant.

Certes la tâche de l'éditeur a été grandement facilitée, comme il se plaît à le souligner, par les progrès considérables réalisés depuis quelques années dans les études ausoniennes, grâce notamment aux travaux de R. P. H. GREEN (dont l'édition commentée des œuvres complètes d'Ausone, parue à Oxford en 1991, marque aux yeux de DI GIOVINE un progrès décisif par rapport à celles de PEIPER et de PRETE), et aux recherches de M. D. REEVE et de W.-L. LIEBERMANN concernant la tradition manuscrite du poète bordelais, « sans doute la plus compliquée qu'offre un auteur de l'Antiquité », selon la formule de G. JACHMANN. Il n'a pourtant pas fallu moins de quatre ans à son auteur pour mener à bien l'édition commentée de cet opuscule de seulement treize pages (contenant 209 vers ou lignes de prose) dont le commentaire en compte 166 et que précèdent 38 pages d'introduction et 8 pages de bibliographie. On n'ose pas imaginer le temps qu'aurait pris l'édition, réalisée avec le même soin plus que minutieux, des quelque 7 300 vers que totalisent les œuvres complètes d'Ausone !

Quoi qu'il en soit, le résultat est à la hauteur de l'effort fourni, et cette édition, fondée sur huit manuscrits représentant trois familles, ne mérite que des éloges, même si, bien entendu, tel ou tel choix textuel peut être discuté — mais aucun n'est inacceptable, et tous font l'objet d'une argumentation solide dans le commentaire, dont on ne peut qu'admirer la rigueur, la richesse et la précision. On se permettra tout de même de reprocher à Carlo DI GIOVINE l'absence d'une traduction, qui

bien sûr n'est pas dans les usages de la collection où s'insère son édition, mais qui serait parfois bien utile et permettrait d'alléger le commentaire critique. Il reste aussi à se demander pourquoi, parmi toutes les œuvres d'Ausone, c'est celle-ci, bien mineure, marginale et « gratuite », qui a été choisie pour figurer dans une collection de textes destinés à l'enseignement du latin aux étudiants; car il n'est pas interdit de penser qu'il y a pour eux, dans l'ensemble du corpus ausonien, un certain nombre d'œuvres moins acrobatiques sans doute, mais d'une lecture tout de même plus nourrissante, et plus à leur portée.

René MARTIN.

MACROBE, *Les Saturnales*, livres I-III, traduction et notes par Charles GUITTARD (Collection La Roue à livres) : Paris, Les Belles Lettres, 1997, XXX-364 pages.

Le lecteur français avait redécouvert Macrobe il y a vingt ans, avec la thèse de J. FLAMANT (Leyde, Brill, 1977). Il lui manquait, à défaut d'une édition accessible, une traduction actuelle. C'est désormais chose faite avec l'excellent ouvrage de Ch. GUITTARD. L'introduction, qui se situe dans le droit fil des travaux de P. COURCELLE et de J. FLAMANT, pose tous les problèmes essentiels : personnalité de Macrobius (Theodosius, identifié avec le préfet du prétoire d'Italie, en 430) et datation de l'œuvre (Ch. GUITTARD opte pour la chronologie la plus basse possible et date les *Saturnales* de 430-440); notice biographique et portrait de chacun des convives; genre littéraire et conventions du Banquet. Le problème des sources est traité avec toute la prudence requise; Macrobe en sort réhabilité, érudit plutôt que docile compilateur, et resitué à l'intérieur du courant néoplatonicien.

La traduction se recommande en général par son exactitude, son mouvement et une fidélité à l'ordre des mots qui rend le ton juste de l'exposé oral. Un exemple, en 1, 17, 1, dans la présentation de Prétextatus : *diuina uoluerunt*... qu'H. BORNECQUE traduisait, non sans désinvolture, « les dieux ont voulu », est ici rendu par « les puissances divines ». Mais on pourra trouver un peu lâche *sacrorum omnium praesulem*, « à la tête de l'organisation religieuse »; *omnium*, qui n'est pas rendu, est l'expression même du syncrétisme, s'agissant d'un personnage qui cumule sacerdoces, dévotions et initiations.

Près de 100 pages de notes guident le lecteur à travers des questions aussi complexes et aussi fondamentales pour la connaissance du paganisme tardif que le grand exposé de théologie solaire du livre I ou, pour la religion romaine de tous les temps, que le calendrier, le culte de Saturne, la *deuotio* : Ch. GUITTARD était mieux préparé que quiconque, par ses travaux antérieurs sur ces divers sujets, à présenter Macrobe. L'ouvrage est muni d'une bibliographie et d'une table des matières détaillée qui permet d'attendre un index général. Quelques remarques, cependant. P. 262, n. 21, aux portraits modernes de Symmaque, on ajoutera le Symmaque « par lui-même » qu'est la correspondance, éditée dans la C. U. F. par J.-P. CALLU. Je ne suis pas sûre que le débutant qui n'a jamais vu la reproduction d'une chaise curule se la représente exactement d'après la définition « tabouret à pieds recourbés » de la p. 275, n. 3; je dirais plutôt « aux pieds en X ». Une suggestion, pour le tome II : il serait souhaitable que les titres courants des Notes précisent le livre concerné; le confort du lecteur, obligé de feuilleter pour savoir s'il s'agit du livre I, ou II, ou III, y gagnerait grandement. L'impression n'est pas entièrement dénuée de fautes. On corrigera, par exemple, p. XVI, Philostrate; XXI, rhétorique; 27, un lectisterne; 267, n. 2, la fête des *Agonalia* (ou reprendre : plusieurs fêtes... ?), 336, n. 3, *védiques*, etc.

Le lecteur sera reconnaissant à Ch. GUITTARD d'avoir si bien rendu le charme quelque peu passéiste des *Saturnales* et de lui avoir procuré un véritable instrument de travail, appelé à rendre de grands services. Il nous reste à formuler deux attentes : la sortie rapide du tome II, avec les livres IV-VII ; et la publication, dans la C. U. F., de l'édition savante dont nous avons ici un avant-goût prometteur.

Jacqueline CHAMPEAUX.

AUGUSTIN D'HIPPONE, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*. Édités par François DOLBEAU, Institut d'Études Augustiniennes : Paris, 1996, 756 pages.

Les prédications d'Augustin contenues dans le sermonnaire de Mayence découvert en 1990 par F. DOLBEAU ont été publiées entre 1991 et 1994, principalement dans la *Revue Bénédictine* et dans la *Revue des Études Augustiniennes*. Les voici commodément réunies en un seul volume qui reproduit les éditions *princeps* de chacune des pièces, leurs introductions et annotations. L'ouvrage est donc une véritable somme. Son intérêt est d'autant plus grand qu'il se termine par près de cent cinquante pages nouvelles permettant une exploitation maximale des textes publiés. On y trouve d'abord de copieux *Addenda et corrigenda* (p. 617-641), portant sur le texte lui-même, la datation des sermons, les références scripturaires, bibliographiques, etc., puis trois *Indices* : Un *Index* des citations bibliques (p. 647-684), un *Index* des œuvres d'Augustin et des autres auteurs anciens (p. 685-741), et un très précieux *Index nominum rerum uerborum notabiliorum* (p. 743-753) avec près de cinq cents entrées. Signalons en particulier l'entrée : « Vocabulaire augustinien » (une quarantaine de mots ou expressions) qui sera utile au théologien, mais qui intéressera pareillement le latiniste. On y trouve en effet tout une série de mots rares, et même inconnus jusqu'à ce jour. F. DOLBEAU enrichit ainsi une nouvelle fois le *Thesaurus Linguae Latinae*. On se plaît à le souligner. Ces *Indices* sont établis avec grand soin et renvoient au texte de l'édition *princeps* (page et ligne), ainsi qu'à la pagination continue de la présente édition. Quant à l'introduction de l'ouvrage, elle comporte une présentation du sermonnaire de Mayence — que F. DOLBEAU a depuis lors analysé en détail (« Le sermonnaire augustinien de Mayence [Mainz, Stadtbibliothek I 9] : Analyse et Histoire », *Revue Bénédictine* 106, 1996, p. 5-52) — ainsi qu'un bref avant propos où l'auteur écrit : « Ainsi se clôt une première phase de la recherche ». De fait, le travail se poursuit. En attendant la traduction des nouveaux sermons, avec notes et commentaires, actuellement en préparation pour la *Bibliothèque Augustinienne*, le Colloque qui s'est réuni en septembre 1996 à Chantilly (les *Actes* sont sous presse) a donné un aperçu des prolongements considérables que la découverte du sermonnaire de Mayence entraîne pour une meilleure connaissance de la vie et des activités d'Augustin, mais aussi de l'Église et de la société de son temps. Rappelons en particulier l'intérêt exceptionnel de la série dite de « Mayence-Lorsch », si riche en *realia*, et qui nous plonge au cœur des controverses antipaïenne et antidonatiste des années 400-410. En outre, qu'il s'agisse de cette série, ou de celle dite de « Mayence-Grande-Chartreuse », la découverte des nouveaux sermons a eu le grand mérite de relancer la recherche en matière de chronologie augustinienne. Des progrès considérables ont été faits dans ce domaine depuis trente ans, mais des zones d'ombres subsistent et de nombreuses erreurs ont certainement été répétées depuis des années. L'essai de datation des sermons de Mayence-Grande-Chartreuse que nous publierons prochainement tentera en tout cas de répondre à plusieurs questions actuellement pendantes.

Nous ne pouvons terminer ces lignes sans remercier une nouvelle fois F. DOL-

BEAU d'avoir travaillé si vite, et de manière si complète, pour livrer à tous une découverte exceptionnelle.

P.-M. HOMBERT.

Anthimus, De observatione ciborum. On the observance of foods, translated and edited by Mark GRANT, Prospect books : Chippenham, 1996, 142 pages.

Anthime est un médecin grec du VI^e^ siècle, exilé de Constantinople à la cour du roi osthrogoth, Théodoric. De Ravenne, il est envoyé, disons comme « ambassadeur » auprès du roi franc, qui porte lui aussi le nom de Théodoric. C'est à ce souverain qu'est adressée l'*epistula de observatione ciborum*, certainement après 511 mais sans qu'on sache exactement à quelle date.

On sait que la médecine et la cuisine font bon ménage dans l'Antiquité, l'art médical passant même dans une certaine tradition pour un aménagement de l'art culinaire, et la diététique étant toujours prise en considération par les praticiens dans leur thérapeutique. L'entreprise d'Anthime n'a donc rien d'extraordinaire en ce sens. Ce qui est plus exceptionnel c'est qu'il ait fait l'effort d'écrire en latin pour un barbare et d'adapter la diététique méditerranéenne traditionnelle aux nécessités locales de la Gaule mérovingienne : on voit apparaître des poissons inhabituels, du jambon cru (qui franchement dégoûte un peu notre auteur), de la bière et du cidre ; et la cuisine au beurre commence à faire reculer la cuisine à l'huile. Faut-il y voir le premier livre de French cookery et en faire le parallèle du livre d'Apicius ? Je ne le crois pas : Apicius a écrit un livre de recettes, avec quelques considérations médicales. Anthime présente un programme diététique pour une vie en bonne santé, la bonne cuisine n'étant qu'un moyen d'y parvenir.

L'édition d'un livre technique tardif pose des problèmes très particuliers, résolus ici avec beaucoup d'esprit pratique : plus de cuisine que de philologie, ce qui en fait un livre charmant pour la maîtresse de maison. Les philologues regretteront qu'il n'y ait pas d'index latin alors que cette œuvrette est une mine de vocabulaire ; pourtant ils ne resteront pas, si j'ose dire, sur leur faim, grâce à l'excellente bibliographie.

Danielle GOUREVITCH.

Ana Isabel MARTIN FERREIRA, *Tratado médico de Constantino el Africano. Constantini Liber de Elephancia* (Lingüistica y filologia, 26) : Universidad de Valladolid, 1996, 135 pages.

M^me^ MARTIN FERREIRA travaille avec le groupe de l'Université de Valladolid, qui, sous l'impulsion d'Enrique MONTERO, s'intéresse aux textes médiévaux. Elle présente ici (après les éditions de Lyon 1515 et Bâle 1536) la première édition critique du *Liber de elephancia*, traduction latine par le moine Constantin (XI^e^ siècle) d'un traité appartenant au *Pantegni* d'Ali Abbas (auteur arabe de la fin du X^e^ siècle), ou plutôt d'un chapitre de ce grand ouvrage.

Le texte est court et n'occupe avec sa traduction que les pages 74 à 98. Il est particulièrement intéressant, puisque, comme l'expose l'éditeur, la lèpre est une maladie qu'on craint alors particulièrement comme maladie du corps, maladie de l'âme, châtiment des péchés, exclusion sociale.

Il est précédé d'une introduction bien au courant des travaux récents (Constantin et son époque, le traité *De elephancia*, histoire du texte, avec une proposition de stemma p. 64). Il est suivi d'un glossaire intéressant de la *materia medica* (mais nous n'avons pas toujours compris les raisons qui dictent le choix des références anciennes). La bibliographie est classée (catalogue de manuscrits, éditions de textes antiques et médiévaux, pharmacologie et médecine, ouvrages généraux). Il est dommage que la pathologie, le traitement et leur vocabulaire n'apparaissent que dans l'index. En effet le déroulement même de l'ouvrage fait état d'un problème de nomenclature; il est divisé en six chapitres : 1. l'*elephancia* est une maladie particulièrement difficile à soigner, qui provient de la corruption des humeurs. 2. L'humeur en question peut être l'humeur noble qu'est le sang, la bile « rouge », la bile noire ou le phlegme. 3. Selon les humeurs, le nom de la maladie change : si c'est le sang, on l'appelle *alopicia*; la bile rouge, *leonina*; la bile noire, *elephancia*; le phlegme, *tyria*. 4. Traitement (*cura*) si le sang ou la bile rouge sont responsables, et d'abord la saignée. 5. Si la saignée ne suffit pas, administrer des remèdes purgatifs et appliquer des onguents sur les pustules; recettes. 6. Autres recettes si la maladie vient de la bile noire ou du phlegme.

Ce petit livre intéressera les philologues classiques, les médiévistes, les historiens de la médecine et les historiens des mentalités.

Danielle GOUREVITCH.

Éloges grecs de Rome, traduits et commentés par Laurent PERNOT : Paris, Les Belles Lettres, collection « La roue à livres Documents », 1997, 199 pages.

Les deux *Éloges grecs de Rome* réunis dans ce volume sont traduits en français pour la première fois. L. PERNOT se fonde sur le texte établi par B. KEIL dont il écarte cependant les corrections intempestives inspirées par l'hypercriticisme en faveur à son époque. *En l'honneur de Rome* est l'œuvre d'Aelius Aristide et porte la marque de l'éloquence intarissable qu'il possédait déjà dans sa jeunesse, puisque L. PERNOT démontre de façon convaincante qu'il le prononça en 144, alors qu'il avait vingt-six ans. *En l'honneur de l'empereur* est deux fois moins long et la rhétorique de son auteur, qui demeure inconnu, paraît plus laborieuse. Le rapprochement de ces deux discours est pourtant judicieux. Il permet de juger sur pièces, d'après un exemple célèbre et un autre issu de la production courante, cet art oratoire de l'éloge auquel L. PERNOT a consacré un ouvrage majeur, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993.

Il y montrait une précision, une rigueur, une érudition et une élégance que l'on retrouve ici dans la traduction et dans l'introduction, les notices, les notes (heureusement placées en bas de page) et les appendices qui l'accompagnent. L'ensemble constitue à la fois un commentaire détaillée et une interprétation globale des textes qui soulèvent diverses questions : *En l'honneur de Rome* est-il l'œuvre d'un courtisan ? L. PERNOT y voit au contraire, et avec raison, l'expression d'une idéologie politique propre au milieu dirigeant des cités grecques soumises à Rome. Aristide célèbre la Ville comme capitale de l'Empire, comme centre d'un pouvoir et d'un ordre qui lui conviennent. Il ne parle pas de son histoire, de sa culture et peu de son apparence. Il s'exprime en atticiste, avec les catégories et les références de la culture grecque classique, ce qui ne facilite pas la tâche du traducteur et conduit l'analyste à des remarques qui donnent à penser : l'*interpretatio graeca* de l'Empire par Aelius Aristide n'est-elle pas un bon exemple de l'impérialisme culturel des

Grecs sous la domination romaine ? Et combien de Romains (et de Grecs) pouvaient-ils vraiment comprendre la langue, les citations et les allusions de cet orateur ? L. PERNOT refuse à juste titre de le croire inspiré par des idées platoniciennes. Aelius Aristide est porté par une culture qui est comme l'air qu'il respire et dont il assure, avec beaucoup d'autres, la survie brillante et paradoxale en des temps qui n'ont rien de commun avec ceux qui ont vu son apogée.

Cette culture se trouve aussi à la base du discours *En l'honneur de l'empereur*, mais elle s'y manifeste avec moins d'éclat. L. PERNOT montre que ce βασιλικὸς λόγος a pour ancêtres l'*Agésilas* de Xénophon et l'*Évagoras* d'Isocrate dont il retrouve des échos et même des citations presque littérales. Aux rapprochements qu'il établit, on pourrait ajouter au § 34 l'*Agésilas* II, 7, pour le thème du chef qui ne prend que des risques calculés. Il critique avec pertinence la thèse de C. P. JONES pour qui cet éloge est l'œuvre d'Aelius Aristide et rejoint ceux qui, après B. KEIL, nient son authenticité aristidienne. Avec de bons arguments, il y voit un texte apocryphe composé à la gloire de Philippe l'Arabe entre 244 et 247 et dont l'auteur imite peut-être Aristide, à moins que les convergences entre les deux textes ne soient dues au hasard. Ce volume, indispensable à qui s'intéresse à l'Empire, s'achève par une bibliographie copieuse.

Alain BILLAULT.

Histoire littéraire.

Jean BAYET, avec la collaboration de Louis NOUGARET et de Jean-Yves BORIAUD, *Littérature latine*, neuvième édition revue et augmentée, Paris, Armand Colin, 1996, 566 pages.

Cette nouvelle réédition — la neuvième depuis 1965 — sanctionne le succès constant de ce manuel, devenu au fil des ans un classique, tant pour les étudiants que pour les amateurs éclairés. La nouvelle mouture, où l'on retrouve toujours les présentations éclairantes du grand latiniste, s'augmente d'une bibliographie mise à jour depuis la précédente édition (second tirage en 1992). On peut ainsi relever, dans l'ensemble des notices concluant chacun des chapitres comme dans la bibliographie générale, p. 536-541, plus d'une centaine de références postérieures à l'année 1991 ; certaines sont très récentes, puisque datées de 1996, comme le *Commentary on Virgil Eclogues* de W. CLAUSEN (Oxford C. T.), ou encore les éditions dans la C. U. F. d'Accius, par Jacqueline DANGEL, et de Celse (*De la médecine*, livres I et II), par Guy SERBAT. Un tel souci d'exhaustivité compense largement ce que les jugements littéraires de Jean BAYET pourraient avoir parfois d'un peu vieilli. Pour finir, nous relèverons — c'est la loi du genre — quelques coquilles ; ainsi, le fâcheux singulier de la note 2 au bas de la page 401, déjà présent dans les éditions précédentes, a su échapper aux réviseurs de la présente. Enfin, p. 293, une ligne a disparu après la troisième du paragraphe présentant la poésie didactique augustéenne ; on ajoutera donc : ... *originaire du pays falisque, GRATTIUS nous a laissé un poème sur la chasse...* Quelques légers défauts donc, dans la réédition d'un ouvrage dont la publicité n'est plus à faire.

Guillaume BONNET.